

assez sérieux pour lui donner à réfléchir : en toute autre circonstance, peu lui eût importé d'être un contre cinq, contre dix ; mais le rôle d'éclaireur qui lui était confié avait trop d'importance pour qu'il risquât sa vie et il résolut de mettre à plus tard l'explication qu'il voulait avoir.

Quant à M. Fabian, ce qu'il désirait avant tout, c'était d'éviter un coup de feu, susceptible de lui faire tomber sur les bras la pointe d'avant-garde et surtout de le mettre dans une position assez fautive pour rendre impossible son retour éventuel parmi les troupes françaises.

— Et vous allez ainsi demanda-t-il.

— Vers Behanana, répondit le sous-officier en se contenant ; loin encore ?

— Une demi-douzaine de kilomètres encore...

— Merci, et au revoir... car nous nous reverrons...

Ces derniers mots, de Bérioux les avait prononcés sur un ton de menace très apparente, retourné sur sa selle, les yeux fixés sur M. Fabian.

— Quand vous voudrez ! répondit celui-ci très rapidement.

Le sous-officier s'éloigna, suivi du tirailleur, et bientôt le casque blanc du cavalier eut disparu dans les hautes herbes ; alors, M. Fabian donna l'ordre du départ, et, monté dans son filanzana, s'éloigna dans une direction qui s'écartait, mais peu sensiblement, de celle suivie par de Bérioux.

Les porteurs trottaient grand train depuis une demi-heure et, pendant cette demi-heure, M. Fabian s'était retourné fréquemment, dressé tout droit, la main au-dessus des yeux, interrogeant l'horizon avec impatience : soudain, une ondulation se produisit dans la brousse et, presque aussitôt après, parut l'un des deux hommes, qu'il avait fait partir au moment où arrivait de Bérioux.

— Seul ?... interrogea-t-il.

— Le blanc a tué l'autre d'un coup de sabre.

— Alors ? fit Fabian avec inquiétude.

— La chose est faite ; nous les avons étendus à terre d'un coup de sagaie dans le dos, ils sont tombés sans un cri.

Et celui qui venait de répondre montrait son arme dont le fer était tout rouge de sang.

— Ils sont morts, tu en es bien sûr.

— A moins que leur Dieu ne fasse un miracle... oui, ils sont morts...

Un éclair de satisfaction brilla dans la prunelle de M. Fabian.

— En route ! dit-il.

Et le filanzana recommença sa course dans la brousse.

Les porteurs s'étaient déjà relayés cinq ou six fois, et, sous le soleil qui ardeait, déjà haut à l'horizon, leurs corps nus, trempés de sucre, luisaient, comme s'ils eussent été passés à l'huile, lorsque, à la lisière d'un bois, soudain, des soldats se montrèrent.

Armés les uns de fusils, les autres de lances et d'un grand sabre recourbé, rappelant le coupe-coupe des Annamites, ils étaient vêtus d'un mauvais uniforme de drap brun, à passements rouges et portaient sur leurs cheveux crépus une calotte sans visière, semblable à celle de certaines troupes anglaises.

Aux cris qu'ils poussèrent, M. Fabian avait fait arrêter ses porteurs, puis, descendant de son filanzana, il s'était dirigé seul vers un individu de haute taille, tout vêtu de rouge, passementé d'or et coiffé d'un chapeau tricorne, empanaché de plumes multicolores ; à un ceinturon doré qui lui sanglait la taille, un sabre pendait, traînant à terre, rebondissant sur les pierres du chemin avec un terrible bruit de ferraille.

— Ah ! c'est toi ! fit-il quand M. Fabian l'eut rejoint, lui tendant une main qu'il dédaigna de prendre : que viens-tu chercher ? des remerciements ?

— Je viens t'apporter des renseignements qui te permettront d'en finir cette fois avec la colonne française..., ou tout au moins d'imposer la paix dans des conditions favorables pour nous...

— S'il en est de cette fois-ci comme des autres...

M. Fabian s'emporta.

— Est-ce ma faute, à moi, si tes soldats sont des lâches et tes officiers des imbéciles ; avec les positions formidables que vous occupez, la fuite était impossible et, si vous faisiez retraite, au moins auriez-vous dû vous défendre auparavant... Si cela continue, ils arriveront à Tannanarive comme ils voudront...

La face du chef hova s'était contractée.

— La reine me mande à Tannanarive, dit-il d'un ton affecté ; si j'y vais, je sais le sort qui m'y attend.

— A moins que tu n'y ailles victorieux...

L'autre hocha la tête.

— Victorieux !... tu l'as dit toi-même : avec des imbéciles et des lâches...

Fabian crut devoir remonter le moral de son associé.

— Ne crains rien : cette fois, je t'apporte les moyens d'arrêter les Français et, si tu veux te fier à moi, te laisser guider par moi pour placer tes troupes...

Le chef hova posa la main sur l'épaule de son interlocuteur.

— Jusqu'à présent, dit-il, tu n'as pas été heureux dans tes prédictions ; tu accuses mes soldats et mes officiers, soit... mais enfin...

— Tu me suspectes !... s'exclama Fabian...

— Qui trahit l'un peut trahir l'autre, déclara sentencieusement son interlocuteur...

— Mais mon intérêt répond de ma fidélité...

— C'est vrai : mais j'ai trouvé, je crois, une garantie meilleure encore ; j'ai envoyé à Vombobitra chercher ta fille et ton fils.

— Tu as osé !...

— On va me les amener et ils me serviront d'otages ; si tu es fidèle, tu n'as rien à craindre pour eux ; sinon, ils périront devant toi.

XII — SEUL DANS LA BROUSSE

Il est midi : le soleil, au zénith, érille la terre de traits de feu sous lesquels le sol se fendille, et les herbes de la brousse rôtissent, avec un grésillement sourd. Un silence de plomb pèse sur la nature accablée, comme morte : dans l'air embrasé pas un vol d'oiseau, pas un frémissement d'insecte, pas une fuite d'animaux dans la campagne immense : au plus profond de leur retraite, les êtres animés sont tapis, fuyant le soleil.

Au ras du sol, flotte une brume, dernier vestige d'humidité que l'astre étincelant pompe avec avidité ; les rochers brûlent comme des blocs de fer rouge ; les feuillages des arbres, immobiles dans l'atmosphère immobile, semblent métallisés : c'est à peine si sous leur voûte épaisse règne une ombre, non pas rafraîchissante, mais supportable ;... de place en place, un rayon solaire, traversant le feuillage, forme sur la mousse une large tache d'or, dont le relief illumine l'obscurité.

En travers du sentier étroit qui circule à travers les troncs gigantesques enchevêtrés de lianes énormes, véritables serpents dont les anneaux puissants enserrant les branches, atrophiaient les racines, formant d'inextricables enchevêtrements, trois hommes sont étendus : c'est d'abord un indigène dont le corps, tombé à la renverse sur une souche énorme, semble cassé en deux, les bras et le buste ballants, la gorge coupée béante, la tête presque détachée du tronc ; puis, l'un sur l'autre, un tirailleur, la face contre terre, et un chasseur d'Afrique, celui-ci tombé en travers de son compagnon : de sa main gauche, il étreint, dans une crispation d'agonie, une touffe d'herbe, de la main droite il serre encore la poignée de son sabre, dont la lame est rouge de sang.

Une tache écarlate macule sa veste de toile cachoutée et sa tête est renversée dans une mare brune qu'a formée la poussière du sol avec le sang coulé de sa blessure.

Frappés par derrière, les deux soldats sont tombés l'un sur l'autre ; mais, tandis que le tirailleur a été tué rapidement, de Bérioux a eu l'énergie de se relever sur un genou et d'envoyer un coup de sabre à l'un de ses agresseurs qui, la gorge tranchée, est resté à terre.

Une heure s'est écoulée : le soleil arde, au zénith, et, sous le feuillage sombre, une chaleur effrayante règne : soudain dans le silence profond, aboli, un gémissement très faible se fait entendre, si faible que le moindre volètement d'oiseau, le plus petit bourdonnement d'insecte le rendraient imperceptible.

En même temps, est-ce un jeu de lumière produit par un rayon de soleil perçant la voûte des arbres, est-ce une illusion d'optique, il semble que la main dont de Bérioux a étreint le sol a bougé, que les doigts ont frémi, desserrant un peu leur étreinte.

Un second gémissement suit le premier, la main se déplace et, dans un geste lent, se traîne jusqu'à la poitrine où elle se crispe, les doigts tentant machinalement de déboutonner la veste dont l'étoffe, ample pourtant et légère, oppresse douloureusement la poitrine du blessé.

La plainte de celui-ci s'accroît, sa tête se soulève, puis retombe lourdement dans la boue sanglante où elle git, ses paupières s'entrouvrent, se referment, pour découvrir à nouveau la prunelle vitreuse et qu'une brume embrume, avec un regard éteint, flottant, indécis et sans expression sur les feuilles, les branches, les troncs d'arbre, les haies, se fixant durant quelques secondes sur le poudroiement d'or d'un rayon de soleil, flèche lumineuse qui traverse l'ombre.

Enfin, les lèvres, balbutiantes, murmurent, à peine distinctes, ces paroles :

— A boire !... à boire !...

Dans le silence qui enveloppe la forêt, ces mots retentissent avec une sonorité inquiétante, éveillant un écho qui revient frapper l'oreille du malheureux.

— A boire ! répète-t-il...

Peu à peu, la souffrance aiguë qui lancine sa chair depuis qu'il est frappé agit sur son cerveau et le cerveau recommence à agir sur les muscles, sur le système nerveux : la volonté de vivre refoule la